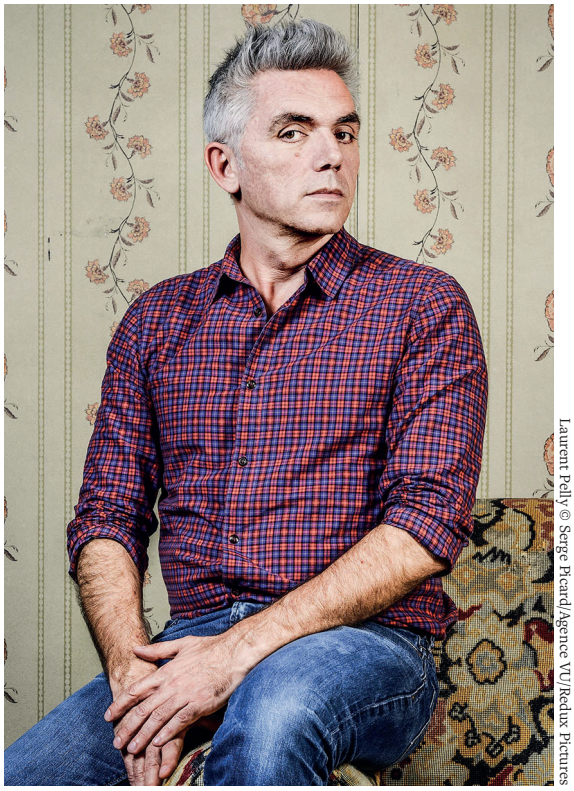
Conversation avec | Laurent Pelly

décembre 2022

Ici on parle de collaborations artistiques fructueuses, du talent d'acteur des chanteurs d'opéra, des dictateurs d'Amérique du Sud et de l'étourdissante énergie de la musique d'Offenbach…

Laurent, vous répétez actuellement La Périchole au Théâtre des Champs Elysées*. Ce spectacle sera ensuite donné à l'Opéra de Dijon en janvier prochain… Où en êtes-vous dans le travail actuellement ?
Nous avons attaqué les scènes et orchestre ; la première générale a lieu jeudi*. C'est très encourageant, le travail avec Marc Minkowski est incroyable. Il connaît cette musique tellement bien et insuffle une telle énergie, une telle vitalité ! C'est très plaisant de le retrouver et de retrouver Offenbach.

Parler de ce projet, c'est aussi parler d'une équipe qui travaille autour de vous : Agathe Mélinand pour l'adaptation des dialogues, Michel Le Borgne pour la création lumières, Chantal Thomas pour la scénographie et Jean-Jacques Delmotte pour les costumes…
Oui, tout à fait, ce sont des gens avec qui je travaille depuis longtemps. Je leur suis fidèle ! Agathe est dramaturge et auteure. Elle retravaille les dialogues pour les actualiser, les raccourcir quand cela est nécessaire, les condenser d'une certaine façon. Nous travaillons ensemble pour resserrer et dépoussiérer le texte. Agathe travaille aussi avec moi à la fin des répétitions sur le travail de jeu des chanteurs. Chez Offenbach, en effet les chanteurs sont des acteurs. La partition est virtuose, certes, mais l'œuvre nécessite un grand talent comique, même pour les petits rôles.
Chantal Thomas a signé la scénographie de nombreux Offenbach que nous avons mis en scène. On travaille ensemble sur la conception scénographique, qui est inextricablement liée à la conception dramaturgique : comment va-t-on raconter cette histoire ? À l'opéra, ces choix doivent se faire très en amont puisqu'il faut rendre les maquettes des décors et des costumes plus d'un an avant le début des répétitions. Même à la fin des répétitions, à l'approche de la première, Chantal travaille encore pour modifier de petits détails et peaufiner.
Michel et moi avons fait beaucoup de théâtre ensemble, puisqu'il travaillait au Théâtre National de Toulouse quand j'en avais la direction. Nous nous connaissons donc depuis longtemps mais il a commencé l'opéra récemment, avec le *Songe d'une nuit d'été* à l'Opéra de Lille. La lumière à l'opéra, c'est comme le cadre au cinéma ; elle est ce qui permet de faire des focales sur tel ou tel personnage et donc ce qui guide le regard du spectateur. C'est un élément essentiel.



Laurent Pelly © Serge Picard/Agence VU/Redux Pictures

Oui, ce qui est bien utile quand on parle du foisonnement d'Offenbach ! Et quel est le rôle précis de Jean-Jacques Delmotte ?
Il s'occupe de la conception des costumes. C'est moi qui dessine les maquettes au départ, puis nous collaborons pour leur réalisation. Jean-Jacques choisit les tissus et travaille avec les ateliers, qu'ils soient internes à la maison d'opéra qui accueille le spectacle ou externalisés. Tout est très variable ; cela dépend des forces vives et des habitudes de travail de chaque lieu. Lorsque je travaille au plateau, il prend en charge les essayages, par exemple.

Vous vous êtes attelé dans votre carrière au théâtre et à l'opéra, parlez-moi de ces expériences. Votre travail vous apparaît-il similaire ? L'un et l'autre doivent certainement se nourrir…
Je fais du théâtre depuis 40 ans et de l'opéra depuis 25 ans ! C'est le même métier ; les différences résident dans les contraintes, bien plus importantes à l'opéra. J'ai toujours été passionné par la musique, par l'idée de mettre en scène la musique, mais cela implique des contraintes techniques propres : un chanteur ne peut pas chanter de dos, ne peut pas courir avant un grand air, alors qu'au théâtre, tout est possible. L'opéra implique aussi une gestion différente de la temporalité, pour deux raisons.
La première concerne le temps des répétitions qui est, pour un metteur en scène, très court : il faut concevoir la totalité du spectacle en 3 semaines, puisqu'après, l'équipe passe aux répétitions musicales avec le chef d'orchestre… Il faut, enfin, faire avec la durée de certains airs, notamment dans l'opéra seria ou le bel canto. Que faire quand le chanteur répète plusieurs fois la même chose et vocalise ? La gestion des grands airs est toujours un défi pour le metteur en scène !

« J'ai monté beaucoup d'œuvres d'Offenbach, c'est rarement le livret qui m'anime. Toujours la musique ! C'est la folie de cette musique, sa poésie, son inventivité, sa vitalité, la drôlerie de certains passages. C'est son côté satirique et politique. [...] Qui résiste à cela ? C'est fou, joyeux, frénétique. Offenbach a un grand sens du théâtre, tout en ayant aussi un regard drôle et sensible sur le monde. »

La Périchole © Vincent Pontet

Votre travail dépend donc beaucoup des qualités d'acteurs des chanteurs choisis pour ces rôles ?
Oui, il y a des chanteurs très doués théâtralement, par exemple Antoinette Dennefeld qui jouera Périchole à Dijon. Elle est merveilleuse, autant actrice que chanteuse. Avec une interprète de cette trempe, je fais le même travail qu'avec une actrice.

La différence réside aussi peut-être dans le nombre d'artistes à diriger, non ? L'opéra est le lieu de tous les excès !
Oui, au théâtre, il est rare qu'il y ait 50 à 100 personnes sur scène ! J'aime notamment travailler avec le chœur et inventer des choses pour lui. C'est un personnage important, notamment dans *La Périchole* où il est présent tout le temps ! Il n'est pas décoratif, il est un personnage qui a un point de vue, qu'on peut manipuler, ce qui ne manque pas d'arriver... Il faut soigner les évolutions de sa pensée. À l'opéra, la musique doit être dans le corps des personnages. De ce point de vue, je n'aime pas le réalisme : l'opéra, c'est la convention absolue. On n'est pas dans une réalité, mais dans une narration onirique. C'est donc important d'intégrer la musique dans le corps des artistes du chœur : j'adore et ça m'amuse beaucoup.

Pourriez-vous me dire ce qui vous séduit dans le livret de *La Périchole*, écrit par Ludovic Halévy et Henri Meilhac ?
J'ai monté beaucoup d'œuvres d'Offenbach, la plupart sont de Meilhac / Halévy... mais c'est rarement le livret qui m'anime. Toujours la musique ! C'est la folie de la musique, sa poésie, son inventivité, sa vitalité, la drôlerie de certains passages. C'est son côté satirique et politique. Prenons les *finales* ; ils dégagent une énergie hallucinante qui donne envie au public de se lever et de danser. Ce sont des tubes. Qui résiste à cela ? C'est fou, joyeux, frénétique. Offenbach a un grand sens du théâtre, tout en ayant aussi un regard drôle et sensible sur le monde. *Les Contes d'Hoffmann* sont pour moi son chef-d'œuvre, œuvre sans fin, extraordinaire dans le livret comme dans la musique...

Vous connaissez merveilleusement bien cette musique, c'est d'ailleurs votre 14ème Offenbach... et ce n'est pas votre première *Périchole* !
La *Périchole* que j'ai déjà montée il y a 20 ans était très différente de celle d'aujourd'hui. C'est un ouvrage très particulier dans la production du compositeur, ce n'est pas simplement une histoire divertissante. La musique et certains personnages sont drôles, c'est vrai, mais le fond ne l'est pas : deux personnes pauvres qui se séparent parce qu'elles n'ont pas à manger et l'une d'elle qui en vient à se prostituer pour pouvoir se nourrir... Convenons que le départ est à la limite du sordide. Pour moi, c'est justement cet aspect qui a une forte résonance avec le monde actuel. Je tiens à prendre cette œuvre au sérieux, la chose comique vient après et vient surtout grâce à la musique. Ce n'est pas de l'opérette, ce n'est pas de l'opéra comique. Ce n'est jamais niais, jamais naïf... Il y a une profondeur, une noirceur, une causticité permanente.

Dans cette nouvelle production, comment voyez-vous précisément le couple que forment Périchole et Piquillo, au cœur de cette noirceur ?
C'est un couple que l'on pourrait rencontrer à notre époque. Ma mise en scène n'est pas actuelle au sens strict, mais elle tend vers une forme de contemporanéité, dans un temps fictif, quelque part entre le XXème et le XXIème siècle. Je veux montrer la profondeur de cette histoire en la rapprochant de nous. Je n'ai pas souhaité faire une actualisation nette, comme je l'ai fait avec *La Vie parisienne*, par exemple, mais plutôt en saisir certains traits qui créent des résonances avec notre époque. C'est un tyran qui tombe amoureux d'une chanteuse des rues, c'est un dictateur qui met en place un culte de la personnalité, dès le début, et qui saoule le peuple en l'obligeant à le fêter. Le chœur est ivre pendant tout le premier acte ! Périchole et Piquillo m'évoquent les punks à chiens, les gens qui font la manche. Derrière cette pauvreté, toutefois, il y a le charme : c'est un couple charmant et leur amour l'est aussi. Ils connaissent la misère mais s'aiment plus que tout.

L'histoire se passe au Pérou, à Lima. Un ailleurs, synonyme d'exotisme sous le Second Empire. Est-ce que cela sera le cas, dans votre mise en scène ?
Mon équipe et moi avons pensé à l'Amérique du Sud, à certains tyrans sud-américains notamment, qui placardent leur portrait sur des affiches géantes. Nous avons aussi fait des recherches sur Lima, il y a d'ailleurs des références très précises à la ville, mais ce n'est jamais folklorique. J'ai aussi voulu pour le palais, au deuxième acte, quelque chose de cauchemardesque : un lieu non réaliste, une sorte de galerie des glaces mouvante, où se pavanent des courtisans bling-bling et des courtisanes habillées avec des robes qui évoquent la crinoline mais coupées dans des tissus d'aujourd'hui argentés, très brillants. Elles ont les cheveux blonds et raides, elles s'habillent comme certaines filles de Los Angeles. Ce monde artificiel et tape-à-l'œil, c'est à la fois le cauchemar de Piquillo et le rêve de Périchole qui y accède pour la première fois.

Esthétiquement, qu'est-ce qui vous plaît dans l'opéra français du XIX^{ème} : Offenbach, Massenet, Chabrier, plus tard Ravel, Poulenc… Si tant est que vous perceviez des similitudes entre toutes ces plumes musicales !
Je ne pense pas qu'il y ait un fil rouge… J'ai monté *Les Mamelles de Tiresias* de Poulenc récemment, une pièce d'une poésie inouïe, mais très loin d'Offenbach ! J'ai aussi une passion pour Chabrier, j'apprécie *Lakmé* de Léo Delibes… Je crois que j'aime cet esprit fin XIX^{ème} début XX^{ème} ! Au théâtre, j'ai d'ailleurs conçu les mises en scène de nombreuses pièces de Feydeau, de Labiche. C'est une sensibilité particulière qui résonne avec mon éducation et la culture dans laquelle j'ai baignée, enfant. J'ai fait beaucoup de musique, mes parents aimaient ce style, mes grands-parents aussi ; ces compositeurs m'ont bercé.

Poulenc est certainement celui que je préfère… Il est sérieux sans l'être, ironique et sublime. Dans *La Voix humaine*, par exemple, c'est difficile de ne pas pleurer tant la sensibilité est extrême, mais c'est aussi drôle. Ce goût est donc lié, je crois, à des choses intimes, à mon parcours de vie.

Est-ce votre première collaboration avec l'Opéra de Dijon ?
Oui ! J'ai déjà joué en revanche au Centre Dramatique National il y a de nombreuses années, c'est d'ailleurs à cette époque que j'ai rencontré Dominique [Pitoiset].

Et connaissez-vous la ville de Dijon ?
Oui, car j'habite en Bourgogne ! Je me suis installé à côté de Cluny quand j'ai quitté Toulouse. J'apprécie la région.

Merci mille fois et toï toï pour la première de cette nouvelle *Périchole* au TCE ! •

Propos recueillis par Camille Prost

**Les premières représentations de* La Périchole *ont eu lieu au Théâtre des Champs Elysées à Paris, du 13 au 20 novembre 2022, avec une distribution différente ; la première générale a eu lieu le 10 novembre.*

La Périchole © Vincent Pontet

La Périchole
Offenbach
opéra
15, 17, 19 & 21 janvier 2023
auditOrium